

Bernard COULIE,

Recteur de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve

✓ **Comment vous êtes-vous orienté à la fin de vos humanités?**

Bernard COULIE: J'ai fait mes études au Collège Saint-Michel à Bruxelles, section Latin-Grec. J'ai aimé cette formation dans son contenu et dans sa forme. J'ai bien apprécié aussi l'esprit du Collège. J'ai eu vraiment l'impression d'acquérir de très bonnes bases. Comme j'avais beaucoup aimé les langues anciennes, je me suis inscrit en Philologie classique, d'abord à Saint-Louis, étant bruxellois, et ensuite à Louvain-la-Neuve pour les licences. À cette formation universitaire de base, j'ai ajouté une formation en langues orientales anciennes, avec une spécialisation dans les langues du Caucase, l'arménien et le géorgien anciens.

✓ **Qu'est-ce qui vous motivait pour les langues anciennes?**

BC: À la fois les cultures et les civilisations qui étaient derrière ces langues - avec un attrait particulier pour le monde romain -, mais aussi la dimension linguistique: pouvoir s'exprimer avec d'autres mots, avoir accès à des sources écrites sans l'intermédiaire d'une traduction, être devant un texte qui n'est pas écrit dans sa langue maternelle et malgré tout le comprendre. C'est une démarche qui me fascine. Quand

je lis un texte d'un auteur grec ou latin, je suis grec ou romain; je me vois dans les rues de Rome, je vis vraiment ce que je lis!

✓ **Les études universitaires se terminent...**

BC: Oui, et je m'oriente vers un doctorat, en Philologie et Histoire orientales, un doctorat en Grec post-classique, sur un auteur grec du IV^e siècle. Après mon doctorat, je suis parti un an à Washington en bénéficiant d'une bourse de l'Université de Harvard. C'était très enrichissant comme expérience scientifique et personnelle. On en revient beaucoup plus fort. Je suis retourné à l'UCL où j'ai successivement été chargé de recherches FNRS, puis chercheur qualifié. Mais très rapidement, on m'a demandé de donner des cours. Progressivement, mon activité académique s'est développée et j'ai quitté le FNRS pour devenir académique à temps partiel et puis à temps plein: chargé de cours, professeur, professeur ordinaire.

✓ **Que représente pour vous le fait d'enseigner?**

BC: Ma motivation de départ était d'être enseignant. J'ai toujours voulu être professeur de quelque chose; on rit beaucoup de cela dans ma famille! Quand j'étais en 1^{re} primaire, je disais déjà que je voulais être



Photos: François TEFNIN

"Ce qui m'inspire le plus, c'est ce que je vois, c'est le spectacle du monde et là, on se dit qu'il y a des choses à faire"

institutrice en 1^{re} primaire. En fait, je ne savais pas ce que je voulais enseigner, mais ce qui était sûr, c'est que je voulais enseigner!

✓ **D'où venait cette motivation?**

BC: J'imagine qu'elle vient du contact avec les professeurs qui m'ont marqué. D'autre part, dans ma famille, l'école était très valorisée. Dans notre univers familial, l'école était un élément important, à tel point qu'avec mes frères, nous "jouions école". Dans la cave, nous avions un tableau, nous improvisions une table avec des planches et des caisses. Alternativement, l'un était l'élève, l'autre le professeur, et on refaisait des exercices.

✓ **Quelle fut l'étape suivante?**

BC: En étant professeur à l'Université, j'ai rapidement pris des responsabilités: président d'institut, de département, puis doyen de faculté; je mentirais en disant que c'était à mon corps défendant. J'ai toujours cherché ce genre de responsabilité parce que j'aime beaucoup organiser, gérer les ressources humaines, réaliser des projets.

✓ **Et maintenant, le rectorat...**

BC: L'étape actuelle, le rectorat, oui! Cela peut paraître paradoxal pour quelqu'un qui a toujours été motivé par l'enseignement, parce que le prix à payer lorsqu'on accède à cette fonction est qu'on doit arrêter d'enseigner. On abandonne aussi ses recherches pour un moment, et je me consacre à temps plein à la gestion, à l'animation, à la coordination. Mais j'avais envie de prendre ce tournant-là; c'est un choix que je ne regrette pas du tout!

✓ **Votre parcours professionnel colore-t-il l'exercice de la fonction de recteur?**

BC: Ce qui colore le plus, c'est la personnalité. C'est l'accent qu'on met sur certaines valeurs, la manière dont on envisage son action, les priorités qu'on se donne.

✓ **Comment définiriez-vous ces valeurs?**

BC: Dans mon discours de rentrée, j'ai annoncé que je mettrais quatre valeurs en avant dans l'exercice de ma fonction. La valeur de service, tout d'abord: l'université n'est pas un endroit qui se justifie par lui-même. L'université est au service de la société, nous sommes au service des étudiants, nous devons aussi être au service les uns des autres; c'est une manière de se rendre utile. On doit contribuer à la construction du monde de demain. *L'épanouissement personnel*, ensuite. Mon objectif est que toute personne qui vient étudier ou travailler à l'université trouve un lieu d'épanouissement personnel. Il faut accepter de prendre des tournants, de faire des choix, de relever des défis. Je trouve très important que les gens soient heureux d'être ici. En trois, la *valeur d'innovation*: être toujours orienté vers le futur. Même une institution

historique comme l'UCL doit être orientée vers l'avenir! Il faut que les jeunes qui sortent de l'université soient capables de prendre des responsabilités dans 10 ou 15 ans pour changer le monde qui en a grandement besoin. Je ne vais pas dire qu'on doit produire des révolutionnaires; ce serait un peu fort! On doit former des jeunes capables de changer le monde, quel que soit leur métier. L'innovation, aussi, parce qu'une des activités principales de l'université, c'est la recherche, et celle-ci est un lieu d'innovation par excellence. Même si l'objet de recherche est le passé, il faut essayer de trouver quelque chose qu'on ne savait pas au moyen de nouvelles méthodes, de nouvelles manières de poser des questions, en développant des nouvelles technologies. *La passion et la curiosité*, enfin. Je suis quelqu'un de passionné, qui a eu la chance de pouvoir faire ce qui le passionnait. J'essaie de motiver, d'enthousiasmer les gens autour de moi.

✓ **Y a-t-il des compétences que vous avez pu développer grâce aux langues anciennes, qui vous sont utiles dans l'exercice de la fonction de recteur?**

BC: Franchement, je pense que oui. Une rigueur intellectuelle, et une compétence linguistique: apprendre les langues anciennes est d'une grande utilité pour apprendre les langues modernes. Le second avantage, c'est la conscience du poids des mots. Le mot prend son sens dans un environnement qui est la phrase, qui est le texte. La conscience du sens et du poids des mots est très importante! Lorsque je lis des textes, j'essaie toujours de les décoder, de bien comprendre ce qu'ils veulent dire. Lorsque j'en rédige, je suis très attentif aux mots que j'emploie et à ce que je veux dire pour que le message soit bien compris.

✓ **Quels sont les défis de l'UCL pour les prochaines années?**

BC: Comme la plupart des universités, il s'agit de se positionner de la meilleure manière dans un environnement qui change en raison de l'ouverture internationale, ce qu'on appelle l'espace de Bologne. Le monde de l'enseignement supérieur est devenu un monde de compétition. Les universités sont en compétition entre elles pour attirer les meilleurs éléments - étudiants ou chercheurs -, engager les meilleurs professeurs, décrocher les crédits.

✓ **Entre le recteur que vous êtes aujourd'hui et le jeune rhétoricien que vous étiez, quelle continuité ou quelle rupture voyez-vous?**

BC: Je vois plus de continuité que de rupture, et la vraie continuité, c'est que je suis absolument passionné par ce que je fais. Je me lance dans des aventures qui ne sont pas gagnées *a priori*. Être candidat au rectorat était un véritable défi. J'avais déjà l'envie de changer le monde lorsque j'étais au collège: je m'intéressais au monde, à la politique internationale...

Aujourd'hui, à la tête de l'Université, j'ai toujours envie de contribuer à changer le monde! Ce qui m'inspire le plus, c'est ce que je vois, c'est le spectacle du monde et là, on se dit qu'il y a des choses à faire...

✓ Y a-t-il des personnes qui ont exercé une influence particulière sur votre carrière?

BC: Je suis sûr de cela et, mis à part mes parents, ce sont des enseignants. Je peux très bien identifier quelques figures dont je peux dire: "Oui, c'est à cause d'elles que j'ai fait tel choix!". J'ai choisi de faire des études de langues anciennes à cause de deux professeurs de Latin-Grec du collège qui m'ont vraiment enthousiasmé. Pourquoi ai-je choisi à l'université de m'orienter vers les langues orientales et vers la carrière que j'ai faite? Parce qu'un professeur m'a motivé, m'a passionné.

✓ Comment voyez-vous l'enseignement obligatoire?

BC: Ce qui me frappe le plus dans le monde de l'enseignement aujourd'hui en Communauté française, c'est le double cloisonnement dont il souffre. Entre les niveaux, tout d'abord. On a perdu la notion d'une chaîne éducative; je voudrais essayer de renouer un dialogue avec les étapes précédentes pour repenser ensemble les étapes du parcours scolaire. L'autre cloisonnement est un cloisonnement entre les matières. Les enfants et les jeunes apprennent trop souvent les matières une par une, sans prendre conscience des liens qui existent entre elles. Ils acquièrent moins des méthodes que des connaissances; or, ils ont besoin de méthodes qui sont transversales par rapport aux matières.

"Le trait de personnalité le plus important chez un enseignant, c'est..."

... l'enthousiasme. Il doit décoiffer ses étudiants! Un enseignant ne peut pas lire ou débiter sa matière, il doit la vivre. Il faut être habité par ce qu'on enseigne. Je ne prétends pas avoir été un bon enseignant, mais j'étais habité par ce que j'enseignais. L'ai-je communiqué? Ça, c'est une autre question!

"Au début d'un cours, je commence par dire..."

... ce qu'on a fait au cours précédent. Je suis très conscient du danger du cloisonnement. J'attache toujours de l'importance à la linéarité, la continuité. Rappeler le cours précédent, c'est un peu symbolique de l'intérêt que j'ai pour les cohérences, les cohérences, les visions d'ensemble.

"Pour moi, apprendre, c'est un peu comme..."

... un jeu ou un sport. Apprendre - j'apprends encore tous les jours -, c'est se remettre en cause, c'est se mettre soi-même en test, en fait. J'ai un sens très aigu de la compétition, bien que je ne sois pas sportif.

C'est relever un défi par rapport à soi-même. L'enseignant doit titiller ses élèves ou ses étudiants, essayer de les mener plus loin que là où ils iraient naturellement.

"En confiant mon enfant à l'école, ce que je redouterais le plus, c'est..."

... qu'il soit déçu, blasé, que sa curiosité soit éteinte. Quand je vois certains jeunes qui vont à l'école en fonctionnaires, en attendant la fin de la journée, c'est un gâchis! C'est un échec de l'enseignement. ■

La revue des revues

■ CAHIERS PÉDAGOGIQUES (CRAP)

N°427, novembre 2004, "Enseigner les maths aujourd'hui"

N°428, décembre 2004, "De l'enseignement spécialisé à l'intégration dans l'École"

■ LE MONDE DE L'ÉDUCATION

N°328, septembre 2004, "Il est permis d'interdire"

N°329, octobre 2004, "Un métier en révolution"

N°330, novembre 2004, "Les pièges de la nostalgie"

■ SCIENCES HUMAINES

N°154, octobre 2004, "L'individu hypermoderne: vers une mutation anthropologique?"

N°155, décembre 2004, "Où en est la psychanalyse?"

■ REVUE FRANÇAISE DE PÉDAGOGIE

N°148, juillet-août-septembre 2004, "Évaluer et comprendre les effets des pratiques pédagogiques"

■ TRACES DE CHANGEMENTS

N°168, novembre-décembre 2004, "Hétérogénéité"

■ VIE PÉDAGOGIQUE

N°132, septembre-octobre 2004, "Les TIC au-delà des murs de l'école"

■ ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE ACTUALITÉS (France)

N°287, octobre 2004, "Relire le quotidien et s'engager"

N°288, novembre 2004, "Sciences, à l'épreuve des clichés"